

L'Art pour le Peuple



LA question de l'art pour le peuple est à l'ordre du jour. Beaucoup de très bons esprits, s'en occupent activement, mettent à l'étudier tous leurs soins, à la résoudre toute leur ardeur. Il peut sembler étrange qu'après 40 ans ou à peu près, de démocratie constante, nous n'ayons pas encore un *art démocratique*. Au contraire, l'art se raffine. Il tend à s'enfermer, non même plus dans une tour d'ivoire, mais dans un écrin de nacre précieuse dont seuls quelques intellectuels et quelques snobs auraient la clef. Du moins c'est ce que l'on voudrait nous faire accroire.

Un fait toutefois reste patent : c'est qu'à l'heure actuelle, un peu dans tous les domaines, les artistes ne vont guère au peuple ou, s'ils y vont, c'est d'une façon dont celui-ci n'a cure. Je rappelle ici quelques noms pris au hasard : Fauré ou Besnard, d'Indy, Debussy, Le Sidaner ou Anatole France, Maeterlinck, Madame de Noailles, Romain Rolland ou M. de Montesquieu. Et cette liste me paraît suffisamment éloquente.

Mais il faudrait s'accorder sur le fond de la question. Quand on parle d'*art démocratique*, entend-on un art pour le peuple, à son usage, dont il jouira, ou un art venant du peuple ou simplement certaines méthodes à appliquer pour élever le peuple jusqu'à l'art tout court ?

L'art pour le peuple n'a guère existé jusqu'ici, pour la simple raison que le peuple n'existait pas. De l'Orient classique, nous savons surtout que de puissants despotes employaient des milliers d'individus à se construire de grands palais, des tombeaux éternels ou, pour leurs dieux, des demeures fastueuses. L'exemple rabâché des démocraties grecques ne prouve rien. Quelle commune mesure y a-t-il entre les quelques mille citoyens libres d'Athènes ayant sous leur ordre des centaines de mille esclaves et les grouillantes masses de nos agglomérations urbaines. De la plèbe nombreuse et remuante de Rome que conclure ? Que les artistes romains, pour créer, se sont isolés du peuple, ont inventé de toute pièce une prosodie et presque une langue que le *vulgaire* n'entendait qu'à demi. Nous savons que la foule préférerait à tout les combats de gladiateurs et de bêtes sauvages. Arrive le moyen âge chrétien ! Le peuple au moyen âge, ce sont les paysans, les serfs, à peine des hommes, que l'art et la littérature ont ignorés. Au-dessous du clergé et de la noblesse il ne restait un peu de place que pour les corporations de bourgeois fortement organisées, celles qui, dans un élan sublime, ont fait les cathédrales gothiques. Faut-il parler des républiques italiennes toujours à la merci du premier aventurier venu ? Qui donc oserait affirmer que les Giberti, les Titien, les Vinci, les Raphaël ou les Michel Ange ont créé pour le peuple ? L'art des Minnesaenger un art d'aristocrates, l'art des Meistersinger un art de bourgeois. Art de bourgeois et d'aristocrates celui du grand siècle et celui du XVIII^e siècle art de bourgeois encore, de bourgeois s'aristocratisant ; bourgeois les romantiques sous leurs faux grands airs, bourgeois les Flaubert, les Maupassant, les Daudet (et combien toutefois celui-ci a eu parfois l'intuition du peuple), les Zola. Ultra bourgeois les Gounod et les Meyerbeer, bourgeois encore, bourgeois intellectuel ce qui est pis, Wagner et le wagnérisme et Debussy et *tutti quanti* ! De là à conclure à l'impossibilité d'un art démocratique, il n'y aurait qu'un pas qu'il serait téméraire de franchir.

Le peuple n'existe que d'hier, le peuple comme collectivité s'opposant aux classes intellectuelles ou moyennes et dans le peuple il faut faire deux parts : celle

dont on ne parle qu'incidemment, les paysans, et l'autre celle qui encombre et qui parle beaucoup, le vrai peuple, les ouvriers. Ne reprochons donc pas aux artistes passés qui, pour un grand nombre, sortaient du peuple, de ne point être allés à lui. Quant à nous, c'est différent, nous n'avons plus d'excuses. Mais ce peuple voudra-t-il de ce que nous lui apporterons? Amusez-vous comme moi à courir les musées, le dimanche. Vous verrez que de tous les peintres, ceux que la foule apprécie le moins ce sont les maîtres hollandais. Elle ne saisit point les miracles d'exécution qui nous ravissent, le lyrisme douloureux d'un Rembrandt. Elle ne voit que le côté anecdotique et ce côté est pour elle *trop vulgaire*. (J'ai entendu le mot 100 fois). Le peuple veut bien de l'anecdote, il ne veut même pas autre chose, mais il la veut élégante, non comme lui, mais au-dessus de lui. Un christ fait comme le cabaretier voisin, une vierge ressemblant à la femme du charpentier d'en face ! allons donc ! donnez moi un beau Jésus pommadé, une madone angélique et triste, vêtus de vêtements brodés d'or, comme il convient à des dieux ou à des bourgeois. A quoi bon avoir chez soi une image pour y contempler le spectacle qu'on vit tous les jours. Au Louvre les miséreux qui se chauffent à cette époque de l'année ou les ouvriers qui, le dimanche, ont une heure à perdre, se rassemblent devant le Sacre, devant les Paul Delaroche ou les Rubens de Marie de Médicis. Dans les salles Thomy-Thierry le peuple passe indifférent devant les Corot, gouailleur devant les Millet, mais admire les revues du Premier Empire et Napoléon III à la bataille de Solférino par Meissonnier. A Munich, le dimanche tout le monde était à la nouvelle Pinacothèque, faisant queue devant les Piloty ou les Kaulbach (des Delaroche de 5^e ordre), personne à l'ancienne Pinacothèque, malgré le Dürer et les Van Dyck. Et j'ajoute que la nouvelle Pinacothèque n'est pas chauffée !

J'habitais à Munich chez une bonne vieille femme dont le fils, un gas solide et intelligent, était ouvrier typographe. Il avait une bonne amie, demoiselle de magasin dans un grand bazar. Je voulus essayer de les faire profiter de mes billets inutilisés de théâtre ou de concerts. Un jour ils m'exprimèrent tous deux leurs étonnements qu'un Monsieur comme moi n'avait des places que pour le Hofthéater, jamais pour l'opérette. Voir une fois *Faust*, les *Huguenots* ou même la *Flûte enchantée* à cause de Papageno et des beaux décors passe, mais combien la *Lustige Witwe* valait mieux. De Wagner ils aimaient assez les pompes de *Lohengrin*, le *Venusberg* et la Romance de *l'Etoile de Tannhäuser*. Schiller valait certainement mieux, surtout Marie Stuart et quand à *Roméo et Juliette* (celui de Shakespeare) c'est vraiment trop enfantin (albern). Malgré tout, cependant, le théâtre intéressait les deux jeunes gens à cause du spectacle et du côté mélodramatique. Les concerts, c'était une autre affaire. Ils finirent par y renoncer, préférant les Bierkeller (Brasseries) et leurs pots-pourris à toutes les *Symphonies* de Beethoven.

Mais naturellement, dira-t-on, les orchestres de Bierkeller vont au peuple, tandis que nos orchestres de bourgeois ne sont pas faits pour lui. Ces mets recherchés servis dans des plats rares sont trop lourds à son estomac. Servis dans de vulgaires assiettes de terre ils ne lui conviennent pas mieux. Dans ce pays du lied qu'est l'Allemagne, le peuple allemand a gardé de *Schubert* le *Tilleul* mutilé indignement et *Am Meer* pour solo de cornet à pistons, de *Schumann*, trois ou quatre petites choses, de *Mendelssohn* un peu davantage, rien de Bach, rien de Gluck, rien de Mozart, rien de Beethoven, deux chœurs de Freischütz ! Et Dieu sait si l'on chante en pays germaniques !

Que faire ! aller au peuple, lui donner son art ? C'est risquer de faire du Georges Ohnet ou du Charpentier ou du Jules Mary et du Ganne. Aller au peuple et l'élever au grand art ? Vous changerez sa sensibilité et le transformerez en bourgeois.

L'artiste exprime les émotions moyennes de son temps, passées au crible de sa

sensibilité personnelle et cela au moyen d'une certaine rhétorique. Ou bien il marchera dans les voies traditionnelles, ne sera que le magnifique épanouissement d'un style auquel il ajoutera la fleur merveilleuse de son individu, comme Mozart, par exemple, ou Raphaël. Ou bien il créera des formules nouvelles composées de nouveaux groupements d'éléments courants, comme Debussy ou Wagner. Il sera plus aisé aux masses de saisir la forme des premiers par ce qu'elle a de déjà vu, de déjà entendu, mais l'émotion profonde et contenue qu'elle recouvre les laisse froides. Dans les seconds, au contraire, l'imprévu de la formule déconcerte ; avec un peu d'habitude, elle deviendrait familière, mais il faudrait pour cela un effort et le peuple ne veut pas faire d'effort. Ses artistes favoris sont justement les gens à formules, ceux qui ont revêtu les idées courantes, les émotions superficielles d'oripeaux de convention chatoyants. L'art, pour le peuple, est un passe-temps. Dès qu'il s'embête, il s'en va et il a raison. Pour qu'il ne s'embête pas il lui faut la bonne nourriture épicée à souhait dont il use ordinairement, de la sentimentalité, sa poésie à lui, bien des choses à voir, des secousses violentes, mais superficielles et fréquentes !

Notre art ne va pas au peuple ! Mais il n'y va que trop, l'art officiel, les *Detaille du Rêve* et du *Drapeau*, l'art pompier c'est plus (ou moins) qu'un art bourgeois.

Je ne vois pas vraiment comment d'Indy irait au peuple, et Fauré ! le plus français cependant, celui qui a doté son pays de la corde qui manquait à sa lyre, celle de la musique intime qu'il faut entendre non dans une cathédrale, non dans une salle de théâtre, non dans une salle de concerts, mais dans la tiède atmosphère de la vie intérieure. Son art est-il moins profond, moins humain, moins beau, parce que, comme les œuvres de ses ancêtres, les peintres du XVIII^e siècle, il s'adresse à une élite ? Le peuple est une fournaise où s'élabore le génie des races. Lentement il apporte de nouvelles forces à la vitalité qui dépérissait. Il a un rôle ainsi dans la production de l'œuvre d'art, qui est autre chose qu'un moyen de distraire des trottins en gouquette.

On reproche aux musiciens contemporains de choisir des sujets comme *Pelléas* ou des textes de Verlaine et de Samain. Brahms qui si souvent compose de simples volkslieder il est davantage entré dans le grand courant populaire ? Un jeune compositeur français, Albert Bertelin, est allé demander de l'inspiration à des légendes roumaines. Il en a tiré une série de mélodies d'une volupté chaude, d'une tendresse sauvage, d'une force émouvante ; on peut dire qu'il leur a donnée leur forme musicale définitive ! Est-ce de l'art populaire ? Dieu merci, non. C'est de l'art humain. Car, remarquez-le ; le folklore n'est même pas une source d'art démocratique. Le peuple déforme les légendes, les enjolive, les vide de sens et de vie. Mais le peuple crée les légendes ? C'est-à-dire que les légendes sortent de l'âme d'une race comme une source vive ; Anonyme ne signifie pas populaire. De même les cathédrales gothiques, car à l'époque médiévale, l'art pour ce qui était alors le peuple, c'étaient les *miracles* et les *mystères*. Il a manqué aux mystères, la forme d'abord, l'expression harmonieuse, mesurée, adéquate à la pensée et à l'émotion, puis tout le côté *humanité*. Entre le ciel et l'enfer, Dieu et le Diable, l'homme n'est qu'un jouet dont ces deux acteurs s'amuse. — Démocratiser l'art, j'en ai peur, c'est le vulgariser, et le vulgariser c'est le déformer. Ayons des concerts à bon marché, à 50 centimes, j'applaudis des deux mains. Le peuple n'y ira pas plus qu'il n'y va en Allemagne. Mais les intellectuels pauvres, les artistes miséreux, les déclassés honteux, les victimes de notre société de politiciens bourgeois, d'hommes d'affaires égoïstes et encombrants, d'ouvriers exigeants et bavards, ceux-là auront leur rayon d'apaisement et de joie.

Mais, j'y songe, l'art pour le peuple est tout trouvé, nous en avons de touchants exemples dans ces manifestations d'un caractère spécial qui ont lieu, en Suisse à l'occasion de certaines solennités nationales, Fête des Vignerons, des Narcisses, Festival

Vaudois, etc., etc.. Ces fêtes qu'un peuple entier se donne à lui-même, où il en est des fois l'acteur et le spectateur ! Mais est-ce de l'art populaire ? Est-ce même de l'art ? Le talent personnel des Jacques-Dalcroze, des Doret, des Morax, des Ribaux, n'entre pas ici en ligne de compte. J'ai entendu comparer ces *festivals* aux tragédies grecques ! Il est dangereux de comparer quoi que ce soit à Athènes, mais si l'on y tient, répétons que la tragédie grecque se jouait à l'occasion de fêtes religieuses, devant une foule de croyants. Les grands poètes jusqu'à Euripide tout au moins, étaient eux-mêmes des convaincus. Ils mettaient en scène sous une forme magnifique les légendes jaillies de l'âme de la race, ses espoirs, la gloire de son passé servant de garant à la gloire à venir, toute sa religion, toute une philosophie de l'humanité, l'homme dans les mains du Destin aveugle, arrivant à la conscience et luttant. Nous n'avons plus de croyances, le christianisme universel a tué la religion locale, la religion, à la foi l'histoire et le rêve d'une cité, les annales de ses efforts vers l'enrichissement de la vie ! Quels rapports y a-t-il entre l'âme du peuple vaudois et les fades allégories de la Fête des Vignerons ? Quest-ce que le Festival Vaudois, sinon une occasion à de belles cavalcades historiques. Quels intérêts non même pas humains, mais nationaux entrent en jeu ? Le peuple veut s'amuser, il s'amuse, un point c'est tout. Aussi poèmes et musique, ces œuvres durent ce que durent les représentations. Jacques-Dalcroze et Gustave Doret seraient les premiers à protester si l'on y cherchait la mesure de leur talent ! J'irai plus loin : la pointe d'art que malgré eux ils ont mis dans leurs partitions, y fait tâche, et j'en suis à regretter les chansons et les danses des vigneron d'antan. L'âme Suisse est autre part !

Que faut-il donc ? retourner au peuple, lui emprunter un peu de sa vigueur, de son éternelle jeunesse, de sa naïveté féconde. Mais je le disais tantôt, tout naturellement les forces épuisées se renouvellent. Des racines profondes qui tiennent au sol la sève monte, lente, généreuse, jusqu'aux branches hautes, portant la vie aux bourgeons et aux fleurs. La race entière se solidarise. Le peuple vit, le peuple lutte, le peuple peine, il a ses joies, son idéal. Laissons-le lui, il l'aime, ne lui imposons pas le nôtre qu'il ne comprend point ; n'excitons pas vainement sa sensibilité, n'épuisons pas son attention, ne détournons pas ses efforts. Donnons-lui du pain, de l'hygiène, du confort, de quoi entretenir sa robustesse, fruste, fumier bienfaisant où la plante humanité se maintient vivace.

Mais aller au peuple c'est lui demander de l'inspiration, comprendre son âme. Entre nous, ça lui est égal, au peuple. Utopie d'intellectuels que ceci : Emile Zola ou René Bazin sont-ils les deux plus grands artistes français à cause de la *Terre qui meurt*, de *Germinal* ou de *l'Assommoir* ? Pourquoi dans l'art faire des catégories alors qu'on s'efforce de les supprimer dans la vie ? Pour régénérer l'art, si vraiment il en a besoin, il faut la liberté. Que chacun fasse comme il entend, comme il sent surtout, sans se préoccuper de théories énervantes. Demandons aux artistes de créer pour notre édification et notre joie, selon leur bon plaisir ; qu'ils chantent l'immortelle chanson du cœur sur des modes toujours nouveaux. Que cet hymne de leur cœur soit l'hymne de notre cœur, l'hymne de la nature humaine, l'hymne de l'univers, l'hymne du cœur humain tout entier, dont le cœur du peuple n'est qu'un lobe. « Si nous avions la vie, a dit quelque part Wagner, nous n'aurions pas besoin de l'art ». Le peuple a la vie, la forte vie de l'être qui lutte, qui travaille et qui aime sans autre préoccupation que de vivre.

Je voudrais finir par une histoire du temps jadis, que me racontait ma grand-mère :

Il y avait une fois une Princesse belle comme le soleil et plus douce que les nuits parfumées de Printemps. Elle habitait au milieu d'une forêt de rêve ; une chambre d'émeraudes transparentes dans un palais de cristal.

Chaque matin, dès l'aube, une foule d'oiseaux mélodieux qui nichaient dans les grands arbres du parc venaient chanter sous ses fenêtres. Elle les nourrissait de ses mains et leurs œufs, des œufs fleurant le chevrefeuille sauvage qui donnaient l'éternelle jeunesse, servaient à ses repas.

Tout le long du jour, la Princesse errait, folâtrant, aux hasards des sentiers ombreux de la forêt. Elle rencontrait de beaux jeunes gens cachés sous les frondaisons vertes pour cueillir au passage un rayon de sa grâce. Son regard se reposait sur eux. Ils chantaient alors d'une voix si tendre que les hommes, à leur retour, pleuraient. Très rares étaient ceux qu'elle invitait à la suivre. Quelques-uns, de joie, en mouraient. Les autres, en gardaient sur la face un reflet lumineux ; ils souriaient et les cœurs bouleversés aimaient.

La Princesse parfois ne rencontrait personne. Elle n'avait alors d'autres distractions que les oiseaux bleus de son parc et s'ennuyait... Un chambellan lui dit un soir : « L'abord de votre palais est trop difficile et trop mystérieux. Faisons à travers vos forêts de vastes allées larges et droites par où la foule en masse puisse arriver jusqu'à vous. Au lieu des bosquets fleuris, semons des pelouses unies de gazon ; bâtissons une salle de verre où l'Univers entier tienne ! » Aussitôt dit, aussitôt fait. Les avenues spacieuses se tracèrent, mais les oiseaux s'enfuirent et moururent. Il fallut, pour en conserver quelques-uns, les enfermer dans une volière. Plus de chants, plus d'œufs donnant l'éternelle jeunesse. Plus d'amoureux aux détours des venelles disparues. La Princesse dépérit.

Enfin le grand jour vint ! Par les trouées béantes, la foule débordante se porta vers le palais ! Une foule joviale et curieuse. On allait enfin voir la demeure enchantée dont les initiés rapportaient des émotions si touchantes ! « Quoi, est-ce là tout ? Cette grande boîte de verre et là-bas, au fond, avec son air apeuré, cette petite fille frêle et pâle ! » Sous les regards désappointés de la foule la Princesse s'affaissa. Il lui fallait pour vivre ses murs d'émeraudes transparentes, l'ombre embaumée de ses bois, les œufs et les chants de ses oiseaux et les amants transis sous les frondaisons vertes dont le regard était une adoration.

Paul de STÖCKLIN.

A l'Opéra

Monna Vanna

Drame lyrique de Maurice Mæterlinck
Musique de M. Henry Février

LORSQU'UN de ses drames symboliques, si bien faits pour tenter l'inspiration musicale, est sur le point d'être chanté sur un de nos théâtres lyriques, M. Maurice Mæterlinck montre une attitude différente, selon que Mme Georgette Leblanc en est ou non la principale interprète. Dans le premier cas, nulle difficulté ne surgit entre le poète et le compositeur, comme on l'a vu à l'apparition de *Ariane et Barbe-Bleue* ; mais si le drame de M. Mæterlinck fut très intelligemment joué par l'originale artiste qu'est Mme Georgette Leblanc, la partition de M. Paul Dukas fut peut-être par elle insuffisamment chantée, et c'est sans doute à cette circonstance qu'il faut attribuer le trop petit nombre de représentations de l'œuvre